Document généré le 1 juin 2025 13:11

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

J'ai le regret de vous informer

Jean-Philippe Dupuis

Numéro 94, été 2002

Le travail

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14528ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dupuis, J.-P. (2002). J'ai le regret de vous informer. *Moebius*, (94), 29–34.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean-Philippe Dupuis

j'ai le regret de vous informer

revu hier le début d'une nuit
retour chez soi sous la terre encore gelée
les doigts de lumière achevaient de brûler mes yeux
déjà rougis par le manque d'air

dans le wagon près de la porte
le pied par mégarde déposé
dans une flaque de vomissures brunes
où gisent des frites intactes

une enveloppe décachetée au fond de la poche
la rumeur blanche remise
par une main sans chaleur
sous les néons d'un ancien garage

«j'ai le regret de vous informer…»
ont suivi les mots de réconfort
d'un collègue détesté de plusieurs
devenu au fil des ans presque un ami
la main sur l'épaule, le sourire en coin
cette assurance recouverte d'ancienneté
bahut attachant sous une housse syndicale

dernière vision de cette usine à images
le mouvement pauvre
l'adieu d'une languette de papier
qui pend des cercles concentriques
au plafond de l'ascenseur

les bouches croûtées de poussière
soufflent sur nos nuques
un fluide vicié de vieux pets
tout est sale et puis ces filles
entrent colorées de joie
une gomme rose entre leurs dents
d'où s'échappent un rire, une voix niaise
ce wagon comme une arrière-scène
elles patientent, ricaneuses
avant de défiler sur les prochains quais

le duvet des nuques, les beaux regards
elles sont belles et fragiles pourtant
la lumière douce des iris en témoigne
bleu de montagne, à l'aube
des larmes de verre, la rive d'un lac
m'y retrouver à genoux
dans les joncs noirs, obliques

des garçons adultes entrent à leur tour
le crâne enduit de gel combustible
que la sueur juvénile fait couler
jusque dans les sourcils
ils se positionnent entre elles et moi
adoptent des poses pour séduire
surveillent leur apparence réfléchie
et pour mieux être entendus
haussent le ton d'un naturel un peu faux

craquer du pouce une allumette
nous faire sauter, des torches vivantes
tant la haine est tangible
figée entre nous par le sucre
des parfums collants

et déjà je n'y suis plus
qu'une main de passage
la rampe noire, les contremarches
qu'une lettre repliée

j'ai pensé à cet homme assis
à mon côté penché sur son livre
la même phrase recommencée
tout le long du trajet